

lules au corsage diapré viennent, comme de bonnes fées, se pencher sur leur berceau. Et la mère chante doucement, attentive au moindre bruit. Tout là-haut, un épervier plane et descend en décrivant des cercles. La Sylvie tremble soudain. En voudrait-il à ses petits ? De ses ailes ouvertes, elle recouvre sa couvée. Non, le grand oiseau s'éloigne ; la mère reprend son doux chant, mais voici que la brise siffle, se fâche, gronde en tempête. Le berceau, secoué en tous sens, se courbe et se relève, il va toucher l'eau ! La mère tremble encore pour le frère édifice.

— Oh ! Vous qui, tout là-haut, veillez sur les nids, soupirez-t-elle, protégez mes petits !

L'ouragan s'apaise, les petites têtes réapparaissent entre les plumes de la mère pour revoir le ciel bleu, les blancs nénuphars et les iris jaunes. Des hirondelles, frôlant l'eau de leurs ailes, en laissent retomber des gouttelettes, et le plus hardi des oisillons ouvre le bec pour les happer au passage. Et ils gazouillent, les innocents !...

La mère les admire : « Qu'ils sont beaux, mes petits ! Et combien délutés ! Celui-ci encore plus que les autres ! » Elle songe que bientôt il lui faudra exercer une surveillance de tous les instants sur ces petits imprudents pour qu'ils ne tombent pas du nid, car ils se noieraient. Que de tourments se mêlent à sa félicité de mère !

Qu'est-ce encore que ce point noir qui, tout là-bas, sur les eaux, grossit et se rapproche ?

Une barque : la barque qui, l'autre jour, est venue si près que, poussant les roseaux, elle fit pencher le nid. Elle portait un homme. L'homme les avait découverts, elle et ses petits, les avait regardés longuement. En silence, puis, s'en était allé sans leur faire de mal. C'est lui ! Cette fois, il n'est plus seul, deux enfants l'accompagnent : un garçon et une fille. La Sylvie perçoit leurs voix fraîches et leurs éclats de rire. A grands coups de rames, la barque se rapproche, glisse entre les roseaux qui s'écartent sur son passage.

— Les enfants des hommes, pense-t-elle, sont parfois plus cruels que l'homme lui-même. Cachez-vous, mes petits, taisez-vous, voici le danger.

S'ils allaient faire du nid un jouet ?

Le cœur de la Sylvie bat éperdument. De tout son corps, de ses ailes étendues, elle couvre son trésor. Mais que peut un pauvre petit oiseau contre la force de l'homme ?

— Eh bien, s'ils prennent le nid, ils prendront la mère avec lui !

L'homme parle. Sa voix est grave et sans courroux...

Pauvre petite Sylvie ! Que ne connais-tu le langage humain ? Celui-ci te rassurerait pleinement : c'est ton éloge que ce père fait à ses enfants.

— L'autre jour, leur dit-il, j'ai découvert ce nid. Je veux, mes enfants, que vous preniez de ce tout petit oiseau, que l'on nomme la Sylvie couturière, une leçon d'ingéniosité et de patience.

« La Sylvie ou Sylvia est une fauvette des roseaux, de la famille des calamodytes, comme les rousserolles. On la nomme « Sylvie couturière » ou bien encore « couseuse de feuilles » à cause de l'extraordinaire industrie déployée par cet ingénieux oiseau dans la confection de son nid, bâti parmi les herbes des lacs, des rivières, des étangs.

« Admirez ce gracieux cornet de verdure et les points réguliers qui cousent les feuilles les unes aux autres.

« La pauvre Sylvie se rassure. Elle comprend que nous ne voulons aucun mal à ses petits ; ne l'effarouchons pas... Et quand, dorénavant, Suzette ourlera les mouchoirs que lui confie sa mère, au lieu de soupirer et de gémir, de se plaindre de ce que l'aiguille est trop fine et le fil cassant, elle se souviendra de la charmante et touchante Sylvie qui, tout en chantant, sait confectionner un chef-d'œuvre, sans dé, sans aiguille, sans ciseaux et sans fil. »

Doucement la barque a viré. Une fois encore les roseaux se courbent sur le sillon qu'elle creuse en s'en allant. Elle a brisé le reflet du soleil, éparpillé à la surface de l'eau en mille paillettes étincelantes. Tout là-bas, la barque n'est déjà plus qu'un point noir diminuant, s'effaçant dans la brume.

Trois petites têtes curieuses s'appuient, confiantes, au bord du nid mouvant dont le rythme s'apaise. Une voix pure et fraîche monte dans l'air matinal : c'est un hymne de reconnaissance, l'hymne de la Sylvie vers les cieux qui protègent les nids.

LOUISE HATTÉ.

LE LIVRE DE CUISINE DE SUZETTE



UN DIPLOMATE

Sans chair et sans os, ce diplomate, mam'zelle Suzette, mais en crème, biscuits et confiture. Vous verrez comme il est bon et comme il sait bien arranger les choses — au moins autant qu'un vrai — à la fin du déjeuner.

Il vous faut 250 grammes de biscuits à la cuillère, un demi-litre de lait, deux œufs, 60 grammes de sucre, un peu de vanille, un peu de rhum et un pot de gelée de groseilles.

Faites d'abord la crème en mettant à bouillir dans une casserole le lait, le sucre et la vanille. Préparez dans un bol les deux œufs que vous battez avec une fourchette.

Quand le lait bout, prenez-en un peu avec une cuillère pour le verser tout doucement sur les œufs, sans cesser de remuer et quand tout le lait est adjoint aux œufs, remettez sur le feu pour faire prendre la crème, en continuant à tourner avec une cuillère de bois.

Après cela, vous verserez la crème dans une terrine pour la laisser refroidir.

Maintenant, mam'zelle Suzette, occupons-nous des biscuits. Mettez dans une assiette creuse le rhum allongé d'un peu d'eau et passez-y vivement vos biscuits sans les laisser pour qu'ils ne fassent pas une bouillie. Mettez une rangée de biscuits dans le fond d'un moule, puis, par-dessus, étalez une couche de gelée de groseilles, puis une couche de crème. Et continuez ainsi : une couche de biscuits, une couche de gelée, une couche de crème, jusqu'à ce que votre moule soit plein.

Terminez par la couche de crème et mettez votre moule au frais pendant quelques heures.

Voici l'instant du démoulage, juste au moment de servir le gâteau. Demandez à Hortense de vous assister. Si elle ne peut pas, risquez-vous ! Passez un couteau à lame d'argent entre le moule et le gâteau de façon à bien décoller celui-ci. Secouez très légèrement le moule de droite à gauche et de gauche à droite. Posez le compotier retourné sur le moule. Attention ! cela devient difficile !... Tenez-les bien serrés l'un contre l'autre. Glissez votre main sous le moule et retournez promptement. Cette fois, c'est le compotier qui est à sa place et le moule retourné dessus. Soulevez-le légèrement. Le gâteau est dans le plat, il vous reste à le recouvrir avec le reste de la crème et à le manger — mais pas à vous toute seule !

JULIENNE ET ANGÉLIQUE.

couche-culotte pour Bambino

Très simple à faire, elle se compose de deux patrons, dont vous avez ici le modèle, et qui doivent être placés sur le tissu plié le long de la ligne pointillée où vous lisez : milieu du dos, étoffe double. Le devant est placé de même, mais il est plus court, et vous

le fendez au milieu, pour que Bambino puisse passer facilement sa culotte. Faire les coutures des côtés. Puis, un petit ourlet bien net tout autour. Fermer le devant par des boutons et ramener, en avant la patte formant culotte-couche, qui se boutonne en carré sur la culotte même.

Remarquez bien que le patron du dos ne vous donne pas la patte dans toute sa longueur. Elle doit être prolongée, tout droit, jusqu'à 16 centimètres de la ceinture.

Labels on diagram: milieu du dos, milieu du ventre, milieu de la ceinture, ourlet de la ceinture, longueur du dos, longueur du ventre, longueur de la ceinture.